

Chroniques du Champ des Teurlées

Par Marc Rozanski
Aquarelles Jean Perrin

Quinzième partie, *où il est question de caves et de fontaines*

Dans un coin de ma tête se trouve une pièce. Au-dessus de l'entrée est fixé un écriteau « Aux hommes et femmes illustres ». Illustres pour moi, peut-être pas pour vous. En dresser la liste relèverait de l'atteinte à la vie privée, mais disons seulement que parmi eux se trouve Jacques Lacarrière.

Jacques Lacarrière est un écrivain, ce qui ne prouve rien. Il est rond, ce qui met en confiance. Il est un brillant helléniste, c'est-à-dire qu'il connaît autant la Grèce antique que la Grèce actuelle. Il vit en Bourgogne, du côté d'Auxerre, ce qui le rend digne d'intérêt. Pour finir, il a des opinions très claires sur le vin et il sait les exprimer clairement. On devine que l'homme est digne d'écoute.

Je ne connais que deux sortes d'érudits. Les secs, qui n'ont aucun intérêt, et les débonnaires, qui ont toute ma sympathie. Jacques Lacarrière fait partie des seconds.

Voilà quelques semaines, ce monsieur causait dans le poste, et il décrivait la région où il vit, région qui produit le Chablis. Il parlait des caves. Lieux retirés, souterrains et donc magiques, où l'on parle à voix basse, où l'on dit des choses que l'on ne dirait pas à l'air libre. Mais ce qui m'a surtout frappé dans sa description, c'est le fait que les caves étaient réservées aux

hommes, les femmes ayant pour lieu d'échange naturel la fontaine.

Un espace masculin et un espace féminin. Voilà qui laisse rêveur par les temps qui courent. N'a-t-on pas, dans le tourbillon social de l'après-guerre, perdu quelque chose d'important dans ce domaine ? Quelque chose de l'ordre de la spécificité du monsieur et de la madame ?

Attention. Les « femmes d'aujourd'hui » dressent l'oreille, les hommes « à l'esprit ouvert » aussi. Où il va comme ça, ce rétrograde ? Il va nous ressortir le paysan assis à table avec son couteau et sa bonne femme debout derrière ! Oh le vilain macho ! Est-il des choses que les hommes ne peuvent se dire qu'entre eux, des choses que les femmes ne peuvent se dire qu'entre elles ? Est-il des domaines qui, sans être réservés, sont spécifiques ?

Mais, me diront les beaux esprits, dans la société paysanne, la femme était soumise à son mari, alors que, maintenant, elle s'est libérée. La civilisation a donc fait un pas en avant.

Cela reste à voir. Chez les Perreau, il est clair que ce n'était pas l'homme qui commandait. Mais il est vrai qu'il était de l'Assistance, alors que sa femme avait du bien.

J'en viens même à me demander si cette sujétion de la femme au mari n'est pas une conception bourgeoise et urbaine, inconnue dans le monde rural d'antan. Sans vouloir idéaliser la vie campagnarde d'il y a cinquante



ans, je pense qu'elle présentait une complémentarité dans les statuts d'homme et de femme, complémentarité qui n'était ni esclavage, ni abandon des spécificités. Mais moi, je dis ça...

Seizième partie, *qui permet de sauver quelques instants de l'oubli (janvier)*

La pièce, peu à peu, s'emplit de pénombre. Le soir tombe vite en hiver. Le tic-tac de la grosse pendule occupe les silences. Mme Perreau parle.

« ... et ma copine me téléphone dès le matin parce qu'elle avait perdu son chien. Un chien blanc. Elle descend souvent me voir. Alors moi, je téléphone aux Pillers, et elle me dit qu'elle a un chien blanc dans sa cour qui joue avec ses chiennes. Parce que ce sont des chiennes, chez les Pillers. La jaune, Dahlia, je savais que c'était une chienne, mais l'autre...

- Kina.
 - Comment ?
 - Kina, elle s'appelle Kina.
 - Ah bon ? Pour vous en finir, l'autre, le noir, je pensais pas que c'était une chienne. Hé ben je retéléphone à ma copine et je la vois qui passe en voiture pour aller vers les Pillets. Je pensais qu'elle allait descendre vers moi, mais je la vois qui repart. Parce que le fils Pillet, il coupe du bois sur la route. Dans le pré... Attendez voir. Le pré en dessous, il était aux Pouillys, et le Robert Gérard, il y mettait ses moutons.
 - Il appartient toujours à Mme Pouilly ?
 - Elle pensait le vendre avec la maison. Mais je ne sais pas ce qu'elle en a fait. C'est là que je vous ai raconté l'histoire de son poirier qu'était tombé sur le chemin. Tin qu'il y est p'têt ben encore. Je disais à ma copine... Comment qu'elle s'appelle déjà ? Qu'on a pas perdu au change. Parce que la mère Pouilly, on la voyait pour ainsi dire jamais. Je lui ai dit que les nouveaux voisins, ils avaient descendu la route, et qu'ils avaient sonné chez moi. Et pis moi, j'aime ben voir du monde. Et qu'ils étaient venus deux ou trois fois. Mais pour vous en finir, je pensais que ma copine allait descendre vers moi, mais je la vois repartir. Parce que le fils Pillet, il coupait du bois sur la route, et la chienne blanche, elle était en train de jouer avec ses deux chiens, Dahlia et l'autre. Après, elle m'a téléphoné pour me dire qu'elle était pas descendue vers moi parce que son chien, il était dégueulasse, et qu'il lui avait arrangé sa voiture. Elle m'a dit qu'elle lui a mis une trempe et qu'elle allait aller à la ville demain pour acheter une chaîne.
 - C'est un chien de race ?
 - Pour sûr que non. C'est, comment vous dire... Un trois quarts de race de chien blanc, ni petit, ni grand, et le reste, c'est du tout venant. Et pour vous en finir, j'y ai dit qu'elle avait qu'à fermer sa cour, parce que ma Zézette, quand elle était de bonne valeur, elle se sauvait si je fermais pas la porte...
 - De bonne quoi ?
 - La porte. Si je fermais pas la porte.
 - Non. Ça, j'ai compris. Votre chienne, elle était de bonne quoi ?
 - De bonne valeur. En forme, quoi... »
 Paroles « en l'air » qui se perdent dans la pénombre des poutres du plafond. Elles flottantes sur l'ennui aigre-doux qui berce Mme Perreau.
 Paroles emportées par le moindre souffle d'air, par d'autres paroles, par les tic-tac de la pendule.
 Paroles condamnées à l'oubli. Comme les feuilles des arbres, comme la gelée sur l'herbe, comme nous-mêmes.
 Paroles auxquelles j'ai offert un sursis en les attrapant de la pointe de ma plume pour les coucher sur le papier.

Dix-septième partie où il est question du langage des oiseaux (Printemps)

Écoutons chanter ces noms: geai, troglodyte, pic épeiche, mésange charbonnière, buse variable, pinsons des arbres... Qui a la curiosité de les regarder, de les écouter ? Enfermés dans notre univers, nous ne savons pas voir ce monde que nous côtoyons. Bien sûr, identifier le chant d'une mésange au Champ des Teurlées est moins impressionnant qu'aller chautouiller des baleines au large de la Terre de Feu. Mais dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de changer de monde, d'ouvrir ses sens à l'inattendu, d'apprendre une écoute. Un bruissement d'ailes, un coup de nageoire, et l'animal est parti, nous laissant seuls, nous qui n'avons pas été assez discrets, assez humbles, pour mériter le contact. J'ai reçu en cadeau à Noël une boîte d'apapeaux, flûtes de bois aux formes étranges. Mes premières expériences de dialogue ne furent pas probantes. Peut-être n'était-ce pas la saison ? Où l'oiseau visé n'était pas là ? J'ai tout de même réussi à attirer un avion de chasse qui est passé en rase-mottes au-dessus de la maison. Je vais persévérer et, au moins, j'apprendrai la patience. Car il en faut, assis sur une motte de terre, pendant que l'humidité perce peu à peu votre pantalon et que vous soufflez comme un idiot dans ce bidule.

Dix-huitième partie où il est question de suicide (Printemps)

La fille de Mme Perreau est morte. Elle s'est suicidée en se jetant dans un canal.

Heureusement, en arrivant, je suis d'abord allé chez les Pillet où j'ai appris la nouvelle. Cela m'a permis de me préparer avant de descendre vers la maison blanche à la véranda jaune. Il y a quelques années, le mari de Mme Perreau s'était également suicidé. D'un coup de fusil. A cette période, il y a eu trois suicides au hameau, deux flingués et un pendu, comme elle dit. Curieuse contagion dont j'ai déjà entendu parler dans d'autres villages ou dans des maisons de retraite. Cette femme est extraordinaire. Elle tient. De temps en temps, elle lâche un peu. Quelques larmes, la voix qui se voile, puis elle se reprend. Ce drame a certainement pour elle un côté irréel, et c'est mieux comme cela. Et puis, il y a le jardin. Il faut qu'elle appelle son fils pour sarcler. Elle a trop de poireaux. Tin vous en voulez pas, monsieur ? Vot'femme elle ferait de la soupe.

Je regarde les cerisiers en fleurs devant notre maison, et je me dis que ce retour régulier des saisons et des travaux a quelque chose d'apaisant. Savoir que les cerisiers reflouriront, que l'explosion du printemps reviendra chaque année,



rend moins douloureux le malheur des autres, mes propres peurs, les blessures que le spectacle du monde m'inflige. Je sens qu'il en est de même pour Mme Perreau.

à suivre...